

La promptitude et l'air de déférence avec lesquels furent donnés ces renseignements semblèrent d'heureux augure à Lascars. Il conclut que l'oncle de Pauline devait être un personnage très considérable et très considéré dans le quartier qu'il habitait.

L'hôtel devant lequel il s'arrêta était un vaste bâtiment, d'apparence imposante, percé d'une porte cochère monumentale, d'un grand nombre de fenêtres surchargées d'ornements d'architecture.

Au moment où Lascars examinait ce logis seigneurial, construit sans doute un siècle et demi auparavant pour quelque grande famille éteinte ou ruinée, dont le blason se voyait encore sculpté dans la pierre en maint endroit, la porte cochère s'ouvrit avec fracas pour laisser sortir un carrosse éblouissant de dorure, conduit par un énorme cocher galonné sur toutes les coutures, et traîné par deux chevaux normands de la plus grande taille.

Quatre lanternes énormes et d'une incroyable magnificence, placées selon la mode du temps, deux en avant et deux en arrière, répandaient dans l'intérieur du carrosse, à travers les glaces, des clartés vives, grâce auxquelles le baron put distinguer une belle et noble figure de vieillard et trois femmes, qui semblaient jeunes et jolies, vêtues de costumes éblouissants, mais trop riches pour être de bon goût.

Les doutes de Lascars se changèrent aussitôt en certitude. Le vieillard était en effet celui qu'il avait rencontré maintes fois jadis dans une brillante mauvaise compagnie.

Deux des jeunes femmes, ne lui rappelèrent aucun souvenir. Dans la troisième, placée à côté de Philippe Talbot de La Boisière il lui sembla reconnaître Cydalise, cette nymphe d'Opéra qui donnait à jouer à tous les gentilshommes et à tous les brelandiers de Paris, en son hôtel de la rue Saint-Honoré.

Nos lecteurs doivent se souvenir qu'une scène terrible entre le marquis d'Hérouville et le baron de Lascars (scène racontée par nous au début de ce livre), avait eu lieu chez Cydalise.

Lascars s'approcha du suisse de puissante encolure qui faisait rouler sur leurs gonds les lourds battants de la porte cochère, et il lui dit :

— Cet hôtel est bien celui de M. de La Boisière, n'est-ce pas ?

— Oui... répondit brusquement le fonctionnaire, non moins galonné que le cocher et que les valets de pied du carrosse.

— Un homme considérablement riche, n'est-il pas vrai ?... continua Lascars.

Le suisse releva la tête, toisa le questionneur d'un air insolent et murmura :

— Ah ! ça, mais qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous ?...

Lascars tira de sa poche un écu de six livres et glissa cet écu dans la grosse main du suisse qui prit à l'instant même une physionomie gracieuse et qui s'écria :

— Très riche, oui, monsieur, ! oh ! richissime ! mon maître ne connaît pas lui-même sa fortune !

— Il est célibataire !...

— Tout ce qu'il y a au monde de plus célibataire... et j'ose dire qu'il a raison...

— Et c'est bien M. de La Boisière que je viens de voir sortir de son hôtel en carrosse ?...

— C'est lui-même, oh ! parfaitement lui, avec des dames... avec trois dames...

Lascars en savait assez. Il ne jugea point utile de pousser plus avant un interrogatoire désormais sans but et, très satisfait de ce qu'il venait d'apprendre, il quitta l'hôtel de Philippe Talbot.

Il était en ce moment huit heures du soir.

— Impossible de retourner aujourd'hui là-bas... se dit le baron : que diable vais-je faire de ma nuit ?

— Soupons d'abord, se répondit-il, nous verrons ensuite.

Il prit un fiacre et se fit conduire rue Saint-Honoré, au cabaret du *Chariot-d'Or*, taverne célèbre, mise à la mode parmi les viveurs du dix-huitième siècle par la perfection de sa cuisine et l'excellence de ses vieux vins de Bourgogne. Le *Chariot-d'Or* était à cette époque, ce que sont aujourd'hui les restaurants du Café-Anglais et des Frères-Provençaux ; seulement il fallait traverser la *rôtisserie*, pour arriver aux deux vastes salles garnies de petites tables de marbre destinées aux

consommateurs !... personne n'accordait la moindre attention à ce détail... les gentilshommes et les riches gourmands affluaient. Ceci nous paraît démontrer de façon victorieuse que nos grands-pères attachaient infiniment plus d'importance au fond qu'à la forme, et croyons qu'ils avaient raison.

Lascars venait à peine de s'installer et de commander pour son souper un macaroni à la milanaise, un perdreau truffé et des écrevisses du Rhin au vin blanc, lorsqu'il s'aperçut, non sans une vague inquiétude, que deux jeunes gens assis en compagnie d'un troisième personnage à une petite table peu éloignée de la sienne, le regardaient avec une persistance et une curiosité singulières.

Pour un homme dans la position de Lascars, les moindres incidents sont suspects, et tous les inconnus semblent des huissiers et des recors.

Le baron se rassura cependant après quelques secondes d'examen attentif. Les deux jeunes gens, vêtus avec une élégance pleine de richesse et de distinction, ne pouvaient appartenir à la troupe famélique des alguazils de la procédure et du papier timbré. Leurs figures charmantes, mais pâles et amaigries, leurs yeux, entourés d'un cercle de bistre, trahissaient les fatigues d'une vie de plaisir à outrance... ils avaient des talons rouges et portaient l'épée.

Lascars ignorait les noms de ces adolescents, mais il se souvint de les avoir vus plus d'une fois autour des tapis verts, tantôt rayonnants de joie, dans le gain, tantôt anéantis et comme foudroyés par la perte.

Le troisième convive était un homme d'une cinquantaine d'années, de mine et de tournure provinciales. Son visage large et fortement coloré exprimait en même temps une extrême naïveté, pour ne pas dire plus, et le parfait contentement d'un homme convaincu de son importance.

Comme tous les coquins adroits bronzés au feu des enfers parisiens, Lascars avait le droit de se dire excellent physionomiste.

— Ou je me trompe fort, mais pourquoi diable ces jeunes oiseaux de proie me regardent-ils ainsi ?

Le mot de l'énigme ne se fit pas longtemps attendre.

L'un des adolescents se leva et, s'approchant de la petite table à laquelle était assis notre héros, qu'il salua d'un air de profond respect, il lui demanda à demi-voix de manière à ne point attirer l'attention des voisins :

— C'est bien à monsieur le baron de Lascars que j'ai l'honneur de parler ?...

— A lui-même... répondit Roland.

Le jeune homme salua de nouveau, et reprit :

— Je suis le chevalier de La Morlière... peut-être monsieur me reconnaît-il... j'ai eu l'honneur de me rencontrer souvent avec lui chez Cydalise et ailleurs...

— Je m'en souviens à merveille ; répliqua Lascars, le visage de monsieur le chevalier est de ceux qu'on ne saurait oublier... mais ceci ne m'explique guère...

Il s'interrompit.

— Comment et pourquoi je me permets d'aborder ainsi monsieur le baron, sans avoir eu le bonheur de lui être présenté ?... acheva le jeune homme.

Lascars fit un signe affirmatif.

— Je vais avoir l'honneur de l'apprendre à monsieur le baron, si monsieur le baron veut bien m'accorder un instant d'audience... continua La Morlière.

— Je suis à vos ordres, monsieur... dit Roland dont ce début piquait vivement la curiosité.

## XL

Le chevalier prit une chaise et s'assit à côté de Lascars, de manière à tourner le dos au public du *Chariot-d'Or*, et à s'isoler autant que possible avec son interlocuteur.

Ces dispositions prises, il hésita pendant la moitié d'une seconde sur la manière dont il entamerait l'entretien.

— Eh bien ! monsieur le chevalier, demanda Roland, que diable attendez-vous ? Il s'agit donc de choses bien difficiles à dire ?...

— Extrêmement difficiles, monsieur le baron, j'en conviens...

— On tourne sans peine les difficultés les plus

graves, quand on a de l'esprit, et je vous crois, sous ce rapport, très amplement pourvu...

— Monsieur le baron m'encourage !... Je vais donc aller droit au but, et la franchise de mon début me vaudra sans aucun doute un coup d'épée, ou ma confiance !... répéta Roland en souriant.

— Mon Dieu, oui... il n'y a pas de milieu...

— Ceci est un logogriphe...

— Dont voici le mot : En compagnie d'un mien cousin, cadet de famille comme moi, et chevalier de Barsac comme je suis chevalier de La Morlière, je débute de mon mieux dans la carrière où monsieur le baron s'est illustré, et j'ai l'ambition légitime, sinon de m'élever jamais aussi haut que lui, du moins de marcher quelque jour sur ses traces glorieuses...

— Ah ça ! de quelle carrière parlez-vous ? interrompit Roland.

— De celle qui rend le genre humain tout entier tributaire d'un adroit génie, répliqua La Morlière avec feu ; de celle qui permet à un habile homme de mettre amplement à contribution la naïveté de ses contemporains ; de celle enfin du joueur heureux à coup sûr, capable d'enchaîner la fortune et de contraindre l'inconstante déesse à lui rester fidèle ! de par le roi de pique et la dame de cœur.

Lascars devint pourpre ; ses sourcils se contractèrent ; des éclairs jaillirent de ses yeux, et sa main droite se posa machinalement sur la garde de son épée.

— Monsieur, murmura-t-il d'une voix sourde, vous me rendez raison de cette mortelle injure ! La Morlière s'inclina et répondit :

— Je serai toujours très heureux et très fier de me tenir à la disposition de monsieur le baron... mais j'ai dans l'idée que ce duel n'aura pas lieu, et que loin de me gratifier d'un coup d'épée, monsieur le baron, tout à l'heure, m'accordera sa confiance et me tendra la main, et me reconnaîtra pour son élève, si toutefois il veut bien consentir à m'écouter jusqu'au bout...

— Avez-vous donc à m'adresser quelque nouvelle injure ? fit Lascars d'un ton menaçant et railleur.

— Un gentilhomme injurie-t-il un autre gentilhomme, lorsqu'il lui propose dix mille écus ? répliqua La Morlière avec une fierté superbe.

— Dix mille écus !... répéta Roland ébloui par ce chiffre.

— Tout autant, monsieur le baron, et peut-être bien davantage... De crainte d'être taxé par vous d'exagération, j'ai mis les choses au plus bas, mais cela peut monter très haut...

Déjà le front de Lascars s'était éclairci. Ses yeux brillaient encore, mais c'était la convoitise et non point la colère qui leur donnait cet éclat. Ses lèvres ne menaçaient plus, elles souriaient ; enfin sa main s'était éloignée de la garde de son épée.

Le chevalier de La Morlière se disait, et non sans raison, qu'il venait de gagner sa cause.

— Chevalier, demanda Lascars, parlez-vous sérieusement ?...

— Je supplie monsieur le baron de n'en pas douter...

— Alors, expliquez-vous au plus vite...

— Peu de mots me suffiront... Monsieur le baron veut-il tourner ses yeux vers la table que j'ai quittée tout à l'heure ?

— C'est fait.

— Monsieur le baron voit deux personnes ?...

— Oui, un jeune homme de bonne mine, dont la figure ne m'est pas inconnue, et une espèce de provincial qui me paraît un lourd et suffisant personnage...

— Le jeune homme est mon cousin le chevalier de Barsac, poursuivit La Morlière, quant au provincial, si bien jugé par monsieur le baron, c'est un véritable sac de bêtises et d'écus. Il est riche autant qu'il est sot, ce qui n'est pas peu dire...

— Continuez, de grâce, chevalier, je vous écoute avec intérêt...

— Monsieur le baron me comble et je m'empresse de lui obéir !... Ce brave homme s'appelle Bonamy... il est de ma province... il a fait, dans le commerce, une grosse fortune, mais aussi incapable de s'en contenter que de la dépenser noblement, il veut l'augmenter et il s'est mis en tête d'obtenir dans les ministères le monopole de je ne